

Lucier, Pierre

Allocution prononcée par monsieur Pierre Lucier, titulaire de la Chaire Fernand-Dumont sur la culture, INRS – Urbanisation, Culture et Société, lors du colloque du 25^e anniversaire de l'Université du Troisième Âge de Québec, Université Laval, le 21 novembre 2008

La mission de l'université et les aînés

D'abord et avant tout, tous mes vœux pour ce 25e anniversaire. Née sans prétentions mais sur de solides finalités et sur beaucoup d'engagement, l'UTAQ a fait son bonhomme de chemin. Elle s'est organisée, a diversifié son offre et ses activités, rodé ses façons de faire. Aujourd'hui, elle est une institution, avec ses instances, ses programmes, ses formateurs, sa communauté, et elle est capable de réfléchir sur le chemin parcouru et de s'interroger sur la route à suivre, de prendre acte de ses acquis, de ses réussites et de possibles améliorations. Chapeau! Et bonne fête!

Un colloque anniversaire est, en soi, une occasion quasi obligée de faire le point et de préciser la trajectoire à poursuivre. C'est ce que vous avez fait de diverses manières cette année, notamment par un sondage que j'ai pu étudier avec attention et dont j'ai hâte de connaître les résultats, même si les questions sont déjà elles-mêmes porteuses des préoccupations qui sont les vôtres et des discussions que vous conduisez entre vous. C'est dans cette perspective que je veux me situer moi-même, en réponse à l'invitation que vous m'avez faite de contribuer à votre réflexion. Considérant d'emblée l'avenir, je veux donc explorer avec vous lesquelles des voies qui s'offrent sont susceptibles d'être fécondes pour l'UTAQ. L'excursionniste qui part en forêt a toujours intérêt à faire la différence entre des sentiers pleinement praticables, des voies seulement balisées et des abattis ou des herbes foulées qui pourraient ne mener nulle part.

Je vous propose trois lignes concentriques de réflexion. Dans une première, en considérant les étudiants particuliers que sont les aînés, je veux identifier quelques préoccupations et souhaits dont on connaît déjà l'essentiel de la réponse et auxquelles il n'y a sans doute pas lieu de consacrer des énergies excessives. En deuxième lieu, en considérant cette fois l'idée même et la chose de l'institution universitaire, je voudrais, là aussi, prendre acte de faits bien assurés et, par là, contribuer à élaguer quelques faux obstacles. Enfin, troisièmement, j'essaierai d'esquisser la direction possible du tracé, une ligne de crête qui pourrait permettre d'établir la différence entre des avancées porteuses et des dérives, voire des impasses.

1. Les aînés, de plein droit à l'université

Commençons, si vous le voulez bien, par quelques affirmations toutes simples —simples, mais susceptibles d'évacuer du décor un certain nombre de fausses pistes et de pointer progressivement des routes qui permettent d'avancer.

Rappelons d'abord avec force que c'est de plein droit que les aînés sont à l'université. L'université n'est pas réservée aux jeunes générations, même s'il est assez normal que, entre 18 et 24 ans, un bon nombre de jeunes y consacrent les années précédant leur entrée dans la vie active. L'université est pour tout le monde. Les données de fréquentation confirment d'ailleurs que des gens de tous âges s'y inscrivent dans des programmes de divers types et pouvant conduire à des attestations tout aussi variées. Les aînés ne sont pas à l'université en vertu de quelque privilège, mais bien avec ni plus ni moins le droit d'y être que les plus jeunes. Il n'est pas inutile de le redire et d'en prendre bonne note car, comme je l'ai entendu plus d'une fois au cours des années, des voix s'élèvent périodiquement pour suggérer que l'université coûterait moins cher si on en limitait l'accès à ceux qui y postulent un premier

diplôme. Cette idée a toujours fait long feu, mais il n'est jamais superflu de répéter des affirmations de base.

Deuxièmement, les aînés sont aussi en terrain solide lorsqu'ils réclament que, dans les activités auxquelles ils participent, on tienne compte de leurs connaissances acquises et de leur expérience réfléchie. Ce ne sont tout de même pas des gosses, n'est-ce pas? Justement, d'ailleurs, même avec les gosses d'aujourd'hui, l'école a le souci de s'ancrer dans leur expérience et dans les connaissances, souvent peu structurées dans leur cas, qu'ils ont déjà acquises. Pour les aînés, la chose est claire : il serait même dysfonctionnel de penser leur proposer des cheminements d'apprentissage qui ne tableraient pas sur leur riche vécu. Ceux qui ont enseigné à des personnes d'âge mûr — et il y a pratiquement toujours des aînés dans les classes d'université — connaissent bien le potentiel de ces acquis pour des démarches d'apprentissage profitables, y compris pour cette interaction entre pairs qui est pédagogiquement souvent aussi importante que le rapport professeur-étudiant. Socrate l'avait bien compris, qui s'employait systématiquement à faire surgir un savoir dans lequel il voyait toujours quelque chose de la mémoire, la connaissance se développant à la façon d'une explicitation tout autant que d'une découverte.

Troisième terrain solide : les aînés peuvent légitimement demander de pouvoir être exposés à des méthodes variées d'enseignement et d'apprentissage, notamment souhaiter que l'on valorise leur propre expression. Là aussi, l'école actuelle leur est en appui, elle qui sollicite constamment l'expression des élèves, non seulement comme moyen de vérifier les apprentissages, mais bien comme voie d'apprentissage. C'est connu depuis longtemps, d'ailleurs : il n'y a pas de meilleur moyen d'apprendre quelque chose que d'avoir à l'enseigner! On sait aussi que la préparation d'un exposé ou d'un cours est souvent l'occasion de structurer sa pensée, voire de concevoir et de bâtir un contenu en vue d'une publication. Il est normal que les démarches d'apprentissage proposées aux aînés fassent appel à leur expression. Ce n'est pas là caprice ou truc pour capter l'attention. C'est plutôt ainsi que l'on apprend et que l'on peut articuler sa pensée.

Le terrain est également solide lorsque les aînés évoquent la possibilité que des activités universitaires ouvrent sur le plan international. À l'heure où, comme d'autres universités d'ici et d'ailleurs, Laval fait de l'internationalisation une dimension prioritaire des formations qu'elle offre, on comprendrait mal que les activités offertes aux aînés en soient exclues a priori et deviennent dès lors marginalisées au sein de la même université. L'ouverture des contenus de formation, la diversification des formats de formation, voire des cheminements de formation, la circulation et la mobilité des idées et des personnes, la mise sur pieds d'activités croisées : tout cela fait partie de ce que l'on considère comme la nécessaire internationalisation de l'université. Il faut dire que, ce faisant, l'université actuelle renoue avec ses origines, elle qui fut d'abord communauté internationale de maîtres et d'étudiants rassemblés pour enseigner et apprendre en zone franche et préparer ainsi les cadres de l'Europe chrétienne, cette «union européenne» avant la lettre. Sous réserve d'avoir à préciser ce qu'on entend concrètement par là, mais sans trop d'exclusions a priori, on peut considérer les souhaits d'internationalisation comme porteurs.

On peut en dire autant de tout ce qui m'a semblé évoqué sous le concept de «dialogue intergénérationnel». Il me semble normal, en effet, que la présence des aînés sur le campus soit l'occasion d'échanges culturels enrichissants. C'est déjà le cas dans les activités que les gens de tous âges suivent ensemble dans le cadre des programmes dits réguliers. Ce pourrait être aussi plus systématiquement le cas dans des activités spécifiquement organisées autour de cet objectif même. Là aussi, sous réserve d'identifier concrètement ce que l'on souhaite ainsi, on ne voit pas qu'il y ait quelque problème théorique ou principal à explorer des voies proprement universitaires pour favoriser la rencontre entre les générations.

À travers ces exemples trop sommairement examinés, vous aurez compris que je vise essentiellement à rappeler que, en fréquentant l'université et en s'attendant à ce que leur expérience et leur profil propre soient pris en compte et respectés, les aînés ne demandent pas de faveurs excentriques. Ils exercent des droits qui, à défaut d'être écrits et inscrits dans une loi, s'appuient à la fois sur la pratique universitaire observée et sur le rôle attendu des universités dans nos sociétés. Ils sont vraiment de plein droit à l'université et ils n'ont pas à s'en excuser comme s'ils étaient des «squatters».

2. L'université, une institution aux multiples visages

Cette allure multiforme de la fréquentation universitaire et des activités de formation se retrouve, comme en correspondance, dans les figures de l'institution universitaire elle-même. Cette création occidentale originale qu'est l'université n'a rien de monolithique, en effet. Il n'y a pas telle chose qu'un modèle unique d'université. L'université est une institution aux multiples visages.

On s'est habitué à parler de l'université en renvoyant tout le monde à une idée que l'on présume précise et commune. L'université est alors une figure aux contours plutôt flous, dont l'essentiel est finalement de l'ordre de l'idéal. C'est ainsi qu'on souhaite pour ses enfants et ses petits-enfants qu'ils puissent accéder à l'université, comme on accède à un certain niveau dont les composantes sociales et économiques sont souvent aussi importantes, sinon plus, que ce qui a trait à un niveau d'«instruction». En Amérique du Nord, notamment, l'université fait partie du projet de larges couches de la population, parfois aussi de ses rêves. Les discours des médias et des politiciens sont de même nature et parlent de la fréquentation de l'université comme d'un trait d'une certaine réussite socioéconomique. Un tel ou une telle «a fréquenté l'université», s'est ou ne s'est pas «rendu(e) à l'université», ou encore, disait-on récemment ici même, serait plutôt allé(e) «à l'école de la vie» — comme si l'université n'était pas aussi cela!

Il faut dépasser ce concept passe-partout et considérer la réalité concrète — ou mieux : les réalités concrètes — qu'il recouvre. Un simple coup d'œil sur les universités québécoises, par exemple, révèle un éventail étonnamment large d'institutions et de missions institutionnelles. Il y a de très grosses universités et il y en a de petite taille : Laval n'est pas l'UQAT. Il y a des universités qui sont, en fait, des «multiversités», avec des activités dans presque tous les champs du savoir et d'autres qui n'ont ni génie ni médecine ou qui sont même spécialisées dans des champs circonscrits : l'Université de Montréal n'est ni Concordia, ni l'ÉTS, Polytechnique ou l'ÉNAP. Il y en a de franchement urbaines et d'autres que l'on considère comme oeuvrant en région : l'UQAM n'est pas l'UQAC. Il y en a de plus ou moins étroitement liées au développement des populations de leur territoire de proximité : McGill n'est pas l'UQAR. Certaines sont fortement engagées en recherche; d'autres, moins : l'INRS n'est pas Bishop's. Certaines sont plus professionnalisées que d'autres. Certaines ont encore des liens juridiques avec les autorités ecclésiastiques romaines; d'autres sont nées en dehors de ce giron canonique. L'éventail s'élargit encore quand on sort du Québec. Au Canada, par exemple, un monde sépare l'Université de Toronto et les petits établissements de la Nouvelle-Écosse. Aux États-Unis, la liste est encore plus longue de ces types d'établissements universitaires : des petits collèges bucoliques à l'Université de Californie, des grandes institutions privées aux universités publiques, etc. Et que dire des établissements européens, sud-américains, africains et asiatiques?

Pour être allé dans des dizaines d'universités à travers le monde, je dois dire que, par-delà ce quelque chose qui fait que l'on se retrouve partout dans une certaine culture partagée, c'est surtout la diversité qui m'a frappé pour ma part. Toutes sortes de modèles sont pratiquées, qui

touchent autant les modes de fréquentation que les méthodes d'enseignement et d'apprentissage, autant les objets de connaissance que les formats de curriculum, autant les réseautages avec les États, les églises et les partenaires sociaux et économiques que les valeurs et les références inspirant la vie intellectuelle institutionnelle. L'histoire des universités, qui est si passionnante et si étonnante, montre à l'évidence cette diversité et cette souplesse. C'était déjà le cas dès les origines : Bologne n'était ni Paris ni Montpellier ni Oxford. Plus près de nous, le modèle napoléonien, qui distingue facultés et grandes écoles et qui a même déjà englobé tout le système scolaire, n'avait guère à voir avec l'université disciplinaire des von Humboldt, Fichte et Schelling. Et pas davantage avec l'université newmanienne de convivialité communautaire ou, plus tard, avec les percées américaines en recherche — Whitehead à Harvard, et bien d'autres.

Tenons-nous-en à ces simples évocations et retenons-en, si vous le voulez bien, que l'université est une institution qui, au cours de son quasi-millénaire d'évolution, s'est constamment modifiée et diversifiée, s'adaptant aux circonstances et aux besoins. Ainsi, à l'heure actuelle, en dehors de l'homogénéisation croissante des niveaux et des appellations de grades et de diplômes, c'est une énorme gamme de modèles institutionnels que l'on observe dans le monde des universités. Il n'y a donc rien de particulièrement excentrique ou même d'innovateur à ce qu'on ait vu émerger une «université d'été», une «université rurale» ou une «université du 3e âge».

Diversité, adaptabilité, mobilité, évolution : serions-nous dès lors dans une tour de Babel? L'université serait-elle, tout compte fait, n'importe quoi? En fait et en droit, pas du tout! C'est ce que je veux maintenant explorer brièvement avec vous, avec le souhait que s'en dégagent deux ou trois points de repère pouvant guider la réflexion sur l'avenir de l'UTAQ. Ce sera la troisième et dernière partie de mon propos.

3. Des repères pour le discernement

M'éclairant de ma propre expérience d'observation et d'intervention, je n'hésiterais pas à dire que ce qui me semble caractériser le plus fondamentalement l'institution universitaire, c'est l'idée d'un certain gabarit d'activité intellectuelle, d'un certain niveau d'exigences. En effet, beaucoup plus que les domaines couverts, infiniment plus que les méthodes utilisées ou les formats de formation pratiqués, c'est un certain type d'approches des réalités et des savoirs qui fait de l'université ce qu'elle est. Les noms peuvent varier — des collèges, des écoles, des instituts, des centres, ou même des «institutions royales» —, on finit toujours par évoquer un certain niveau. Je me suis toujours réjoui, pour ma part, que la loi de 1989, qui est un peu notre loi des universités, s'intitule toujours Loi sur les établissements d'enseignement de niveau universitaire — oui, de «niveau» universitaire.

Ce qui caractérise l'université, en effet, c'est sans doute sa capacité de prendre du recul et de situer les choses, de comprendre en expliquant et en comparant, de définir les types et les ordres de discours, de distinguer entre l'émotion et l'affirmation fondée, entre l'hypothèse et la conclusion établie, entre la conviction et la démonstration. Même quand elle forme aux pratiques professionnelles — et l'on sait qu'elle y œuvre beaucoup — elle le fait avec le souci des fondements et de la distance critique. Ces formations ne sont ni des posologies ni des recettes. C'est pour cela qu'elles mettent sur la voie de pratiques professionnelles autonomes et imprégnées d'«autorité». C'est en cela que l'université fait essentiellement œuvre de culture — donc, tout à la fois de distance et d'appropriation, d'accueil des héritages et d'engagement dans l'innovation. L'université ne fait pas que transmettre les acquis : sa transmission est indissociable de sa capacité de créer de nouvelles connaissances. Fréquenter l'université, ce doit être, d'une manière ou d'une autre, expérimenter l'effervescence de la

curiosité et l'ouverture à la nouveauté tout autant que le respect des savoirs patiemment constitués et l'attention aux sollicitations des hommes et des femmes d'aujourd'hui.

Si l'on cherche un point de référence pour penser l'avenir de l'UTAQ, c'est de côté-là qu'il faut d'emblée regarder, me semble-t-il. Les aînés n'ont pas à censurer leurs aspirations universitaires, pas plus que l'institution universitaire n'a elle-même épuisé l'éventail de ses figures possibles : ne nous empêchons pas d'être inventifs en nous enfermant dans des principes ou des pratiques faussement immuables. Une ligne de réflexion et d'action s'impose cependant comme incontournable : à l'université, on doit s'attendre à être convié à des activités et à des approches qui permettent l'accès à des savoirs articulés et à la culture, à des invitations à plus d'esprit critique et à plus d'exigence dans le pouvoir d'affirmation. À l'université, quel que soit son âge et quel que soit le format d'activité, on doit pouvoir cerner les questions avec rigueur, les situer par rapport aux évolutions socioculturelles, les explorer de manière systématique et en étant conscient des types d'analyse qu'on utilise, les reformuler avec une information enrichie et avec une nouvelle distance. Tout le reste est finalement secondaire.

Bien sûr, comme milieu de vie qui a des allures de cité, l'université offre et doit offrir de nombreux services — des lieux de rencontre et de détente, des équipements sportifs, du cinéma, du théâtre, etc.— et on ne voit pas que les aînés en soient exclus. Mais, s'agissant du cœur même de l'institution universitaire, il faut d'emblée considérer sa nature et son action comme lieu de savoir articulé et critique, ce qui ne signifie pas «ennuyeux», encrouté ou purement reproductif.

Dans les discussions relatives à l'UTAQ, il me semble que se centrer ainsi sur l'essentiel de l'institution universitaire permet d'identifier assez bien ce qui est porteur et ce qui pourrait être des dérives ou des déviations. On voit bien, par exemple, que l'université n'est pas, de soi, un centre de loisir, de détente ou de rencontres sociales; qu'elle n'est pas, de soi, un centre d'épanouissement personnel ou un foyer de mieux-être; qu'elle n'est pas, de soi, un lieu d'animation sociale ou politique. Ou plutôt : elle est aussi un peu tout cela, mais parce qu'elle est d'abord un lieu de formation et de savoir, et en cela même qu'elle est un lieu de formation et de savoir. C'est en jouant la carte de l'activité propre à l'université que l'UTAQ a de l'avenir, et non en cherchant à être n'importe quoi d'autre, fût-ce quelque chose d'intéressant ou d'utile.

* * *

C'est cette conviction toute simple que je souhaite partager aujourd'hui avec vous. Les aînés sont tout à fait chez eux à l'université, qui peut même profiter de leur précieux apport d'expérience humaine et professionnelle. L'université a même le devoir et la capacité de les accueillir en tenant pleinement compte de leurs besoins spécifiques. Cette rencontre peut et doit avoir lieu, là même où se réalise la mission propre de l'université, c'est-à-dire dans un certain type et un certain niveau de formation et de savoir.

Je vous remercie de votre attention et vous souhaite un heureux 25e anniversaire.

§ § §